

LES MONDES DU SILENCE

Nous nous répandons en bavardages, mais nous fuyons le bruit... et quand tout se tait, nous sombrons dans l'ennui. Un paradoxe éclairé en images par l'historien **Alain Corbin**, qui commente des photos que nous avons sélectionnées. Et réhabilite ainsi l'art, silencieux, du rapport à soi.

Propos recueillis par **Catherine Portevin** / Sélection des photos **Cécile Vazeille-Kay**

Chercher dans le passé les traces de ce qui n'en laisse aucune, c'est le pari de l'historien du sensible **Alain Corbin**. Il s'intéresse à des objets ténus et évanescents (odeurs, son des cloches, arbres, nuages...) mais aussi aux manières de les percevoir. Le nouveau défi de l'historien l'a mené loin dans l'insaisissable : écrire une *Histoire du silence*... autant dire une histoire du vide, si toutefois l'on entend, en bon urbain du XXI^e siècle, le silence comme l'absence de bruit. Mais Alain Corbin, né dans un bocage normand « très enfoui », élevé dans les silences obligatoires des collèges catholiques, amateur secret de Bossuet (« un goût un peu désuet »), porte le sujet en lui depuis longtemps. S'il remarque la place du silence comme ordonnateur des hiérarchies sociales et des codes de civilité, il y entend aussi les plénitudes ou déserts de nos vies intérieures. Dans ce « vide » se joue en réalité une histoire, pleine et multiple, du rapport à soi. Alain Corbin en a repéré les modalités chez les poètes ainsi que dans la peinture, l'art le plus silencieux qui soit. Silencieux mais non pas muet : les couples peints par Edward Hopper ou les lumières à la bougie de Georges de La Tour en disent long sur la profondeur des solitudes ou la douceur du sacré. Alain Corbin dessine ainsi la richesse des « textures » du silence : silences des monastères et de la nature, silences du rêve, de la réflexion ou de la prière, silences qui emplissent l'âme ou qui l'assèchent, qui unissent ou séparent, silence métaphysique de l'univers infini et silence tragique de la mort.

Nous avons présenté à Alain Corbin d'autres images, en cherchant dans des photographies contemporaines, comme lui l'a fait avec la peinture, différentes expressions de notre relation au silence. À partir de son livre, de son expérience et de son regard, il nous aide à écouter les traces des silences perdus, à entendre les contradictions de notre époque et... à nous taire.



Alain Corbin

Historien spécialiste du XIX^e siècle, il a ouvert et cultivé le champ de l'histoire des sens et des sensibilités. Il a notamment publié *Le Miasme et la Jonquille* (Aubier-Montaigne, 1982) sur les odeurs, *Les Cloches de la terre* (Albin Michel, 1994) sur le paysage sonore des campagnes, *La Douceur de l'ombre* (Fayard, 2013) sur l'arbre en tant que source d'émotions. Il a codirigé, avec G. Vigarello et J.-J. Courtine, *Histoire du corps* (2005), *Histoire de la virilité* (2011) et *Histoire des émotions* (à paraître au Seuil en octobre). Son *Histoire du silence. De la Renaissance à nos jours* a paru en avril chez Albin Michel.





Lucie de Barbat et Simon Brodbeck, « Place de l'Opéra, 2009 », série *Silent Word* © Brodbeck & de Barbat.

DANS LE BRUIT DES VILLES

 Cette image crée une étrangeté : est-ce le rêve d'une ville silencieuse ? Elle m'évoque ce que le sociologue Pierre Sansot décrivait du silence des beaux quartiers parisiens (il parlait de l'avenue de Breteuil). Là, il s'agit du Paris haussmannien avec la place de l'Opéra. Mais la stratégie de Haussmann, en faisant percer ces grandes avenues au XIX^e siècle, est la même : débarrasser la ville du peuple et de son bruit – le peuple, c'est le risque d'insurrection, le commerce, le trafic, les cris, la vie dans la rue. À cette même époque apparaissent les premiers signes d'intolérance sonore. Les cloches, les chiens, le cri des cochers de fiacre... Baudelaire se réfugie dans les églises, non pour prier,

mais pour se protéger du tapage. Des "ligues du silence" œuvrent pour aboutir à la réglementation du tapage nocturne, notamment autour de certains lieux comme les hôpitaux. Vers 1890, affiches et kiosques remplacent les crieurs, les automobiles apparaissent, mais il est probable qu'aujourd'hui, Paris est beaucoup moins bruyant qu'il y a un siècle. Pourtant, notre seuil de tolérance au bruit des autres ne fait que baisser. Dans le même temps, les jeunes supportent des niveaux de décibels inouïs, vivent en permanence avec un casque audio sur la tête et redoutent le silence comme une version de l'ennui. En ne le comprenant plus que comme une absence de bruit, nous n'en saisissons plus les richesses. »

>>>



☒ Catherine Balet, photo extraite de la série *Strangers in the Light*, Éd. Steidl. © Catherine Balet.

LA NUIT, LA LUNE, LES SMARTPHONES

>>>

Au premier coup d'œil sur cette image, j'ai cru y voir une figure du recueillement : comme si ces personnages dans la nuit, sur ce chemin de campagne éclairé par la lune, regardaient ensemble des flammes de bougies comme dans un tableau de de La Tour... et non l'écran de leur smartphone ! Ma confusion dit bien la tension qu'exprime cette photo. "*L'austère silence de la nuit*", comme l'écrivait Lucrece, est d'une texture particulière. Le vent et le chant des oiseaux cessent, la nature se tait, même si, en réalité, nous ne sommes que plus attentifs à ses bruits – un cri de chouette aura une immense résonance. Comme le remarquait Bachelard, l'ouïe est un sens nocturne. Aiguisé par l'obscurité, il perçoit l'infime – dans les ténèbres, affirmait Valéry, "*le silence nous parle de près*". La nature, la nuit, au clair de lune, est un grand classique pour

apprécier le silence... mais il est ici brisé par le reflet lumineux des écrans. Les adolescents, sur cette photo, ignorent l'attrait du silence comme invitation à la rêverie, à l'introspection, et même comme modalité d'être ensemble. Il leur faut être connectés avec l'extérieur, s'exprimer. Garder le silence, faire silence ne sont plus des apprentissages valorisés. À l'école, on l'exige bien sûr dans la classe, mais on incite en même temps les enfants à prendre la parole – il est mal noté de ne pas être actif à l'oral. Or, la discipline du silence était aussi discipline de réflexion : il n'y a pas de parole sans silence qui la précède comme il n'y a pas d'écriture sans page blanche. La société enjoint de se plier au bruit afin d'être partie du tout plutôt que de se tenir à l'écoute de soi et des autres. Y a-t-il encore des amoureux qui se regardent en silence ? »

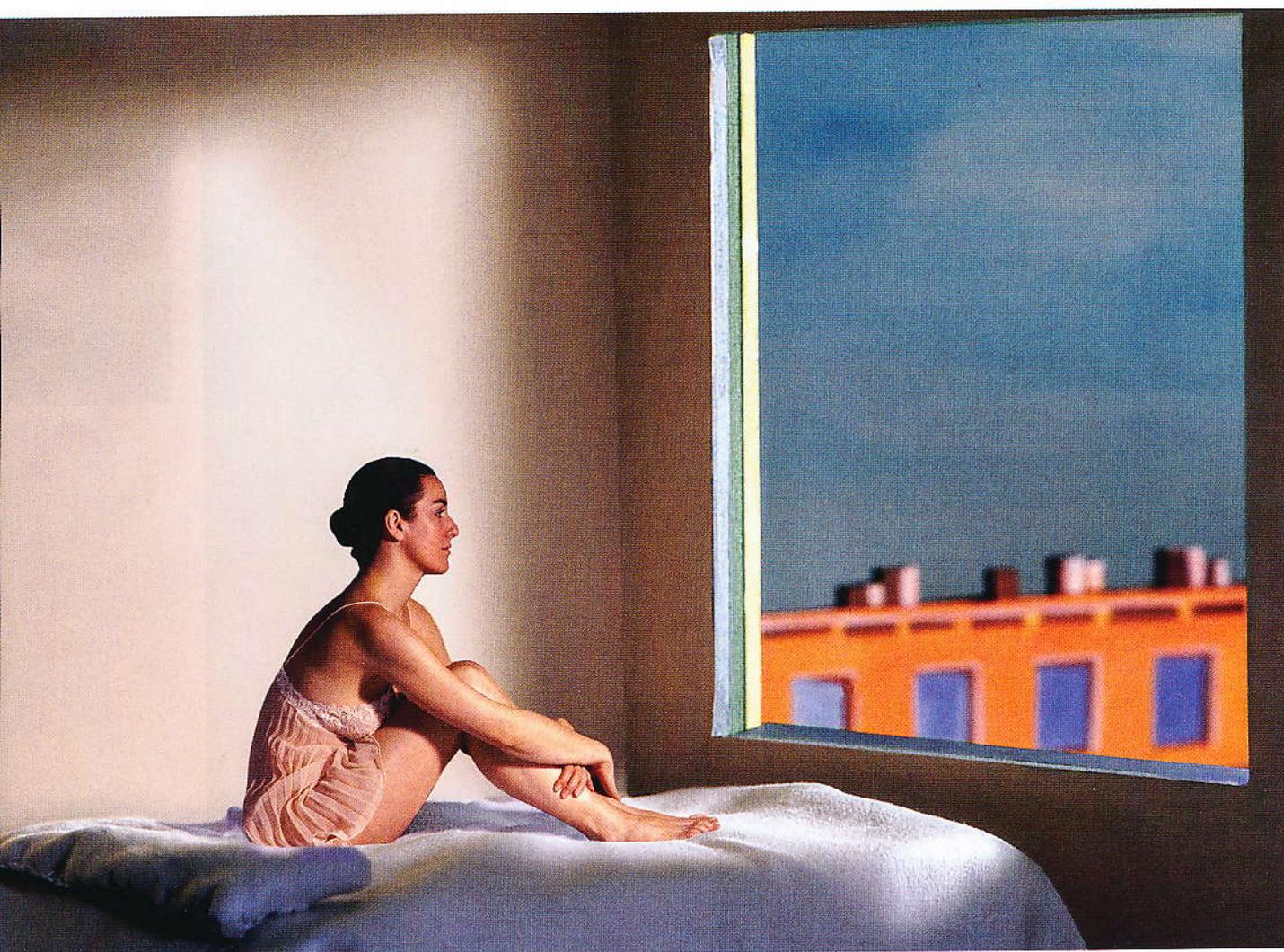
Clark and Pougnaud, « Virginie, 2000 », série *Tribute to Edward Hopper*, Galerie Photo 12, © Clark and Pougnaud/ADAGP 2016.

INTIMITÉ DES FEMMES

•• **C**ette photo me fait évidemment penser à Edward Hopper, pour moi le grand peintre du silence moderne. Sa texture est tissée de la solitude et de l'incommunicabilité entre les êtres. Là, il s'agit plutôt d'évoquer une solitude qui permet l'intimité, surtout l'intimité des femmes. Michèle Perrot a admirablement montré (dans *Histoire de chambres*, Seuil, 2009) comment, à partir du XIX^e siècle, dans la bourgeoisie, la chambre close et particulière accompagne le mouvement d'expansion de la vie privée. La chambre est le lieu du secret des couples mais aussi le refuge où exprimer ses émotions

pour soi seul – la jeune fille peut venir y pleurer, y écrire ses lettres d'amour, y rêver. La version qu'en propose cette réinterprétation de Hopper est très moderne : c'est la relation à soi de la femme seule, émancipée, cette chambre n'est pas conjugale, à peine habitée, peut-être une chambre d'hôtel. Dans cette sorte de détachement des lieux et des objets, le silence est entièrement intérieur. Il est intéressant de noter que, pourtant, dans l'histoire, les femmes ont été longtemps exclues des lieux du silence, silence de l'étude, de la pensée et, encore aujourd'hui, silence des monastères. »

>>>



Dirk Wüstenhagen, *Fantasma*. © Dirk Wüstenhagen/Gallery Stock.

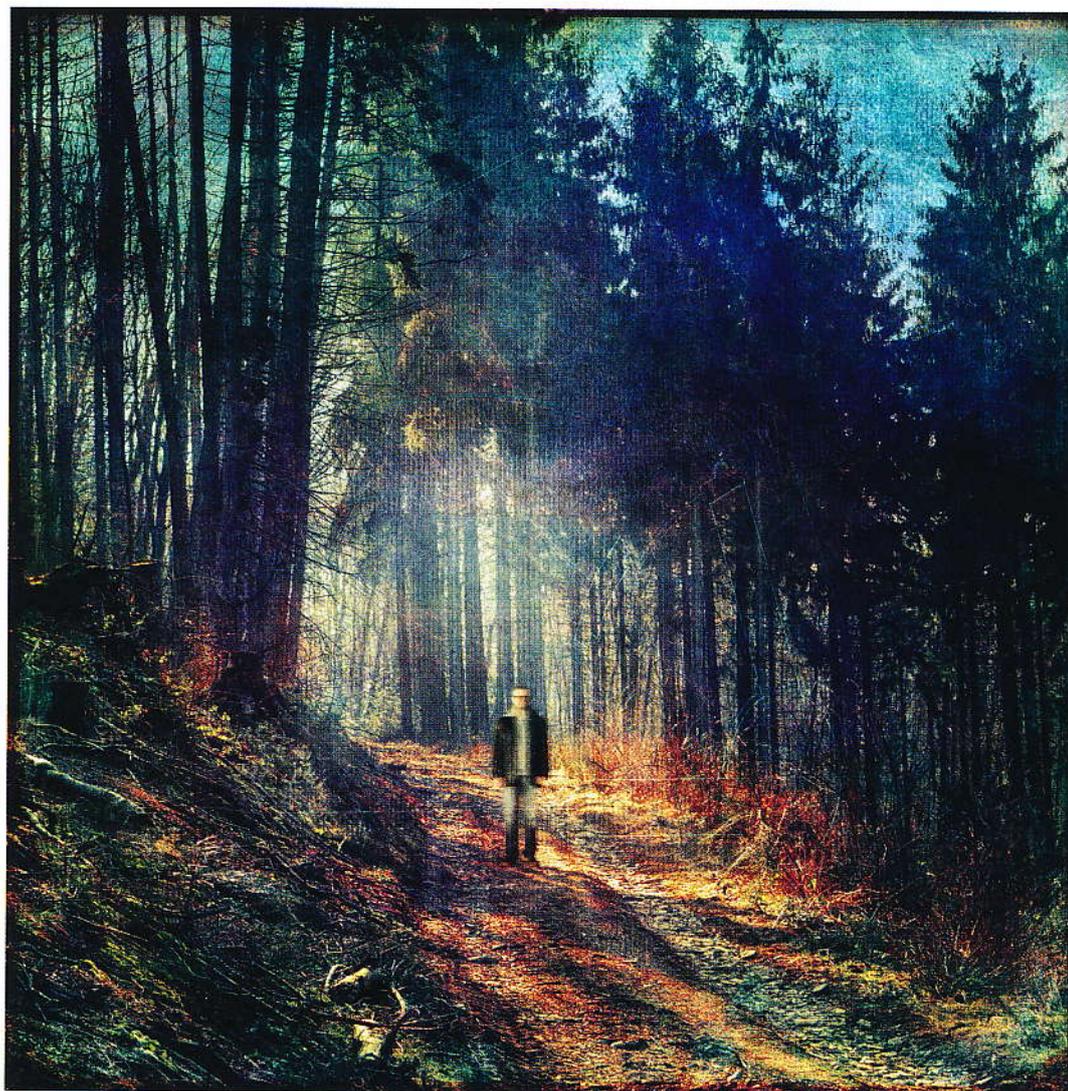
LA VIE DANS LES BOIS

>>>

Voilà le silence qui nous parle : celui de la nature. En réalité, ce silence est fait de multiples petits bruits. C'est un silence habité. L'esthétique de cette photo peut faire penser au personnage romantique allemand du Wanderer ["le promeneur"], bien que celui-ci soit plus souvent un conquérant des sommets qu'un arpenteur des sous-bois. Il s'agit de quitter la terre, s'élever au-dessus du monde (voir par exemple les tableaux de Caspar David Friedrich, lire l'apologie du silence de Nietzsche comme condition pour accueillir les idées nouvelles). À partir du romantisme, le sentiment de la nature supplante le silence mystique pour la quête de soi, du bonheur, de la pensée, dans le contact avec l'âme du monde. Les Américains, Henry David Thoreau au premier chef, y cherchent une transcendance. Mais la lisière n'est pas loin – cette photo raconte

cela aussi : c'est dans ses constantes promenades dans les bois de Walden que Thoreau a fait l'expérience du sauvage... sans s'éloigner de chez lui. On retrouve du religieux dans cette fréquentation du silence de la nature, mais c'est un religieux sans rituel. Ensuite, avec les poètes symbolistes (Maurice Maeterlinck ou Georges Rodenbach), le silence de la nature n'a plus d'ambition cosmique ou transcendante, et redevient ce qui permet un retour à l'intériorité.

Enfin, il faudrait évoquer aussi le silence des animaux. Je me souviens encore d'une route de campagne dans ma jeunesse. J'attendais un bus au petit matin, j'étais seul, une vache paissait dans le pré bordant l'arrêt du car, elle s'est approchée et nous nous sommes regardés durant une vingtaine de minutes. Je n'ai jamais oublié le silence de ce regard. »





Denis Bourges, Mont-Saint-Michel, France. © Denis Bourges/Tendance Floue.

ARS MEDITANDIS

Ce moine méditant dans sa cellule représente l'archétype d'une forme de silence à laquelle nous n'avons plus un accès immédiat : ce silence religieux consiste à se rendre disponible à l'écoute de Dieu. Dieu parle dans le désert, comme le dit la Bible : le désert est la matrice du silence religieux. S'élabore ainsi dès l'Antiquité un *ars meditandis*, chez les Pères du désert de la tradition monastique primitive comme dans la philosophie – pensez à Marc Aurèle ou à Sénèque. Avec la relecture des Antiques par les humanistes de la Renaissance, le silence sort des cloîtres pour constituer la base d'une discipline intérieure accessible aux laïcs, et qui se banalise. Au XVII^e siècle, l'art, la littérature, la philosophie sont emplis de cette quête de silence contre le divertissement (chez Pascal, bien entendu). Mais celle-ci devient opaque

aux Romantiques. Lorsque Chateaubriand se retire à La Trappe de Soligny sur les conseils de son confesseur, il sait qu'il ne peut plus éprouver ce grand silence mystique. Il a hérité du code du sublime de la fin du XVIII^e siècle et cherche plutôt à communier avec l'âme du monde dans le vent, la tempête, la mer, la montagne, les arbres...

Le silence du XVII^e siècle ne nous habite plus mais il demeure par traces dans les monastères où il a toujours été pratiqué, dans les églises et autres lieux de culte. Ce jeune moine est aussi notre contemporain. Peut-être peut-on considérer que l'*ars meditandis* revient aujourd'hui en silence spirituel, mais sous l'influence de l'Orient – le bouddhisme, l'hindouisme, le tao ayant une relation au silence plus forte que la nôtre. Ou dans le contact avec la nature du randonneur. » /

À VOIRET À ENTENDRE **Silence(s)**

septembre 2016 - décembre 2017

À l'initiative de Dominique Dupuy, l'un des pionniers de la danse contemporaine française, ce projet est porté par une vingtaine d'institutions françaises et étrangères, en partenariat avec *Philosophie magazine*.

Cette « traversée du silence » fera se côtoyer, au cours d'événements baptisés « Jour de silence » (pas moins de trente manifestations jusqu'en décembre 2017), la pensée, la théorie et la pratique dans diverses propositions vivantes mêlant ateliers, paroles, gestes, images, musiques... « Elle donnera du silence l'image de sa présence dans la vie de tous les jours » (Dominique Dupuy).

**PREMIER RENDEZ-VOUS
AUTHÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT
le samedi 24 septembre, de 10h30 à 17h.
Rens.: www.silence-s.fr**